

- [Culture](#)
- [Livres](#)

Yasmina Reza, récits d'une éprise de justice

Du procès de Jonathann Daval à des scènes plus intimes, la dramaturge, avec « Récits de certains faits », nous convoque au tribunal. Celui de la vie.

Par [Claude Arnaud](#)

Publié le 01/09/2024 à 09h55



L'écrivaine Yasmina Reza a suivi petits et grands procès pour nourrir ses récits.

© Bellaiche

Les faits divers s'imposent plus que jamais comme la providence de l'édition et du cinéma. Délaissant les grandes fresques historico-sociales, nos auteurs s'emparent de ces cadeaux sanglants que nous fait la vie, afin d'ausculter autrement notre époque individualiste. L'intrigue est fumante, reste à l'épicer en y mêlant un peu de soi pour refaire du collectif.

Yasmina Reza parcourt depuis des années la France pour suivre les grands et petits procès des tribunaux de grande instance avec deux des meilleurs chroniqueurs judiciaires de la presse parisienne, à qui elle dédie avec chaleur son livre, *Récits de certains faits*. Des procès ne font que très peu d'« entrées » quand d'autres magnétisent le grand public, mais tous ont leur place sous la plume d'une autrice qui aime transmuier le banal en terrible.

Le compte rendu est bref, précis, souvent empathique, parfois cruel et toujours subtilement comique. Ici le mari irréprochable qu'est Cyril Berger larde sa belle-mère de coups de couteau avant de dénoncer son beau-frère schizophrène, ailleurs une femme tue sous une mystérieuse impulsion ses enfants, entre autres [Fabienne Kabou, la mère du nourrisson abandonné à Berck](#) (Pas-de-Calais).

Un somnambule dans sa propre histoire

On passe de Tariq Ramadan, le prédicateur islamiste confronté à ses maîtresses violentées, à Jean-Marc Morandini, cet autrefois si populaire [animateur TV accusé de corruption de mineurs](#), qui tente « par tous les moyens de s'auto-effacer » devant ses accusateurs : « Perdu depuis longtemps dans le marécage bruyant et vain du vedettariat télévisuel, abruti par des années de lumière crue, écrit Reza, il est son seul référent et son seul spectacle. »

Comme ce dernier, beaucoup semblent flotter dans le vide, incertains de leur « présence au monde », tels les personnages des tableaux de Hopper – [le plus saisissant est peut-être Jonathann Daval](#), éternel nourrisson couvé par des beaux-parents aveuglés, errant en somnambule dans sa propre histoire.

Le jour de la condamnation de Cyril Berger, ses parents, les premiers, font comme si de rien n'était, comme s'il s'agissait « d'un jour normal de la vie normale ». Fabienne Kabou a beau avoir fait des études de philosophie, elle s'avère incapable d'expliquer un infanticide qui lui semble opaque et presque grotesque. Même Nicolas Sarkozy accumule les « bien sûr » et les « euh » quand il comparaît au sujet de l'hypothétique financement libyen de sa campagne de 2007.

« Le prince est devenu crapaud »

Reza entrelarde ces brèves « nouvelles » de récits impliquant sa propre famille et son entourage, cinéastes ou acteurs, agents ou éditeurs, enfants et petits-enfants compris. Deux mondes qui ne se parlent pas plus ici que dans la vraie vie, mais qui donnent sa profondeur stratégique au livre, certains étant désormais menacés de passer brutalement du premier au second, #MeToo aidant. À LIRE AUSSI « **Pourquoi défendre ceux que l'opinion publique présente comme indéfendables ?** »

Pourquoi ceux-ci ont-ils droit à leur patronyme, et ceux-là, à leur seule initiale ? On se pose la question, comme on aimerait savoir parfois la peine à laquelle tous ces coupables ont été condamnés. Mais l'art de Reza est de nous laisser remplir les blancs de sa narration : la bêtise, c'est de conclure, disait déjà Flaubert. La vie, rien que la vie, voilà ce qui intéresse Reza. Ses idées, ses préférences mêmes, elle les garde pour elle : à vous d'inscrire les vôtres dans ses pointillés, de contrefaire ces phrases aiguilles qu'elle plante dans l'épiderme du monde avec le sourire de l'acupuncteur chinois.

Les voit-elle en victimes ou en écervelées, ces femmes qui répondirent par dizaines aux petites annonces électroniques d'Anthony Laroche, avec sa gueule de jeune premier à la Richard Gere, avant de se rendre chez lui dans l'obscurité, de nouer un bandeau autour de leurs yeux et de s'offrir à lui mais qui, au sortir du lit, découvrent in extremis un vieillard bedonnant ?

« Le prince est devenu crapaud », note simplement Reza. Ne jugez point, et vous ne serez point jugés, disait le Christ, qui le fut pourtant. Il trouve une disciple inattendue dans la dramaturge du *Dieu du carnage*, qui pousse ici son amour de la comédie jusqu'au tragique léger et qui aurait pu appeler son livre, si le titre n'était déjà pris, « Le Dieu des petits riens ».

« *Récits de certains faits* », de Yasmina Reza (Flammarion, 240 p., 20 €). Parution le 4 septembre.

Extraits

© EDITIONS FLAMMARION

EXTRAITS : PLUS BAS QUE TERRE (AU PROCÈS TARIQ RAMADAN, MAI 2023)

Le tableau est déprimant.

Lui seul au premier rang avec son micro réglé pour la station assise. Sa belliqueuse team de défense derrière. Encore derrière, protégée par un ridicule paravent blanc, Brigitte avec sa perruque bouclée mal mise.

Elle endure tout, les ricanements du prédicateur, l'agressivité des juges et de la partie adverse, répond avec économie et souci de justesse. Elle ne cherche ni à plaire ni à convaincre et ne va pas toujours dans le sens de son intérêt.

Elle a écrit ces suppliques dans les heures et les jours qui suivent les violences. Elle veut croire à un coup de folie, elle l'implore, cherche la consolation, inconsidérément. Elle admet qu'elle aurait pu pardonner.

Brigitte a porté plainte non à cause des faits mais à cause des mots manquants, à cause du vide de remords, d'explication, de tendresse.

Quel tribunal s'occupe de ces choses ?

Je repense à Fela Bialer, la petite juive ingrate, héroïne de l'extraordinaire nouvelle d'Isaac Bashevis Singer *Un jour de bonheur*.

Elle aussi s'est jetée dans les draps du démon.

Le lit qu'elle quitte, ravagée, éperdue, est souillé de sang, ses vêtements sont en lambeaux.

Mais Fela et Adam sont des personnages de fiction, même tombés plus bas que terre, ils sont grandioses et ambivalents.

Ils vivent dans l'Olympe de la littérature et ne réclament ni justice ni réparation.

AU LIDO

Sur la plage du Lido, au bout de la jetée vers le phare, un garçon gros à la peau très blanche est assis en bordure de l'eau. Ses jambes raides sont allongées sur des coquillages cassés et la mer vient de temps en temps recouvrir ses pieds. Il porte un short blanc et un tee-shirt rouge. Il se tient voûté et ses bras épais creusent le sable de chaque côté dans un geste vain et mou.

La veille je l'avais vu dans la même position torse nu et j'avais souffert pour lui de cette peau blanche déraisonnablement offerte à la brûlure du soleil. Aujourd'hui je souffre encore de le croiser. Je souffre de le voir dans la même position d'ennui et de mélancolie. Il doit avoir seize ou dix-sept ans. Il se sent moche. Trop gros et de peau malade. Les quelques enfants courent alentour. Leur rire est feutré dans le vent chaud et le bruit des vagues. La lumière est rose. Les femmes italiennes sont en maillot deux pièces jusqu'à cent ans. Un petit chien dort dans une flaque d'ombre sous un parasol à franges.

Il n'y a que le baleineau échoué sur le sable mouillé qui ne va pas.